

Jacques VANDROUX

Au Cœur du solstice

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8585-1

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

[iStockphoto.com/Allexxandar](https://www.iStockphoto.com/Allexxandar)

[iStockphoto.com/Pgiam](https://www.iStockphoto.com/Pgiam)

[iStockphoto.com/4x6](https://www.iStockphoto.com/4x6)

Avertissement

Bien que se déroulant dans des lieux et des sites réels, ce livre est une œuvre de fiction. Les noms des personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. La représentation des lieux réels a pour seul but de donner à cette fiction un caractère d'authenticité. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, en particulier pour les personnages qui occupent des fonctions existant réellement, ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Les sites historiques et les musées décrits dans ce livre existent réellement, et l'auteur ne saurait que trop vous en conseiller la visite si un jour vos pas vous conduisent à Grenoble.

Prologue : Autrefois

La sueur coulait sur son visage, collant ses cheveux rebelles à son front. Elle ne savait plus si c'était la chaleur ou la peur : les deux, sans aucun doute. Elle se retourna une nouvelle fois, manquant de trébucher sur une racine qui affleurait le sol. Elle ne le voyait pas, mais elle savait qu'il n'était pas loin, qu'il la rattraperait. Cela lui était désormais égal. Une seule chose lui importait et la poussait à continuer à fuir. Il ne fallait pas qu'il ait l'enfant. Jamais !

Elle sentit une nouvelle fois son ventre se contracter. Elle s'arrêta à l'abri d'un arbre, attendant que la douleur passe. Une nouvelle contraction la plia en deux. Elle sentit tout à coup un liquide chaud lui couler le long des cuisses. Elle paniqua : elle venait de perdre les eaux. Elle regarda autour d'elle. Les lumières de la nuit s'éteignaient peu à peu. Elle était seule dans le Jardin de Ville. Elle repéra un bosquet d'arbustes. Un refuge ! D'ici, il ne la verrait pas, même s'il passait à côté.

Son bas-ventre la faisait terriblement souffrir ! Elle n'aurait jamais imaginé que la douleur puisse être aussi intense. L'enfant allait arriver sans tarder, elle le savait. Elle enleva sa robe et la posa sur le sol. Elle accoucherait ici. Les contractions se suivaient maintenant sans discontinuer. Elle retira son slip et s'accroupit au-dessus de sa robe. Elle avait envie de hurler, mais elle ne pouvait pas. Il n'était pas loin et il l'entendrait. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang et poussa à chaque nouvelle contraction. Des larmes jaillirent de ses yeux, mais pas un son ne franchit le seuil de ses lèvres martyrisées. Elle sentait son bas-ventre qui se distendait, mais pour son fils, pour sa liberté, elle ne devait pas crier.

Quelques minutes plus tard, l'enfant arriva enfin. Du mieux qu'elle put, elle coupa le cordon ombilical avec un des nombreux tessons de bouteille de bière qui traînaient dans le taillis. Une immense fatigue s'abattit sur elle. Mais elle ne pouvait pas se reposer. Pas maintenant ! La délivrance viendrait ensuite. Elle regarda le nourrisson. Par un réflexe inné, elle le prit et lui tapota le dos. Il poussa un léger vagissement et se mit à pleurer. « Doucement, mon bébé, doucement », murmura-t-elle en le

collant contre sa peau nue. La chaleur du nourrisson lui donna la force de continuer à se battre. Comme s'il la comprenait, l'enfant se tut.

Elle arracha le bas de sa robe et en entourra l'enfant. Elle renfila le reste. Elle était dans un état lamentable, mais s'en moquait totalement. Elle venait de donner la vie, et il n'était pas question qu'il vienne la lui voler. Des cris vinrent briser son éphémère sentiment de bonheur.

— Je sais que tu es là ! On te trouvera !

Elle se leva doucement et l'aperçut qui arrivait de l'autre côté du parc. Deux hommes l'accompagnaient. Ils la cherchaient, et ils la trouveraient bientôt.

Elle serra son fils contre elle et l'embrassa sur le front. Il lui sembla que l'enfant la regardait, interrogateur. Elle le posa par terre, à l'abri d'un buisson.

— Quelqu'un te trouvera, mon bébé, et ta vie ne pourra qu'être meilleure que celle qu'il te réserve.

Elle se pencha, l'embrassa une dernière fois. Elle savait maintenant d'où venaient ses larmes. Elle s'éloigna discrètement puis se remit à courir. Elle priait pour que son fils ne se mette pas à pleurer. Elle priait pour qu'il soit accueilli par des gens qui prendraient soin de lui. Elle priait surtout pour que l'homme qui la pourchassait ne mette jamais la main dessus. Mais elle ne priait plus pour elle.

Chapitre 1 : Aujourd'hui

La jeune femme avançait d'une démarche gracieuse. Sa robe blanche se mouvait au rythme de ses pas, et le soleil qui éclaboussait la ville la nimbaît d'une aura lumineuse. Elle s'arrêta au bord du trottoir, attendant que le feu de signalisation passe au rouge. Le jeune homme hésita quelques instants. Que lui arrivait-il ? Il appréciait la silhouette d'une jolie fille quand il en croisait une dans la rue, mais ce n'était qu'un regard, un instant disparu aussi vite qu'il était arrivé. Jamais il n'avait suivi quelqu'un !

Voilà maintenant plus d'un quart d'heure qu'il l'avait croisée sur les quais de l'Isère. Mû par une force qu'il était incapable de s'expliquer, il s'était détourné de son chemin pour lui emboîter le pas. Il avait toujours laissé une distance raisonnable entre eux, et la jeune femme ne s'était aperçue de rien. À cette heure avancée de l'après-midi, les rues étaient remplies de badauds qui profitaient des premières grosses chaleurs de l'été.

Le feu passa au rouge et la femme repartit de son pas léger. Julien avança, sans savoir où cela le mènerait. Car enfin que voulait-il ? Il se concentra sur la silhouette qui se déplaçait devant lui et la détailla. Elle était grande, avec des cheveux bruns légèrement bouclés qui dansaient sur le haut de ses épaules. Son ample robe blanche lui arrivait légèrement au-dessus des genoux. Julien devinait son corps sous le vêtement. Il n'avait jamais été très doué pour donner un âge, mais elle avait des traits jeunes tout en faisant montre de maturité. C'est cette impression de maturité qui l'avait attiré.

Elle venait de s'engouffrer sous le porche de la cathédrale Notre-Dame et pénétra dans le bâtiment. Julien s'arrêta et s'assit sur un banc de pierre tout proche, tentant de rassembler ses esprits. Mais pourquoi suivait-il cette fille ? Pourquoi était-il pris d'une irrépressible envie d'entrer à son tour dans l'édifice religieux ? Il s'effrayait presque.

« Bon, réfléchissons de manière cartésienne, pour peu que Descartes ait quelque chose en commun avec cette histoire. Cette fille est jolie, mais pas suffisamment sexy pour que je la suive pendant un kilomètre. Elle ne ressemble à personne que je connais

et pourtant j'ai l'impression qu'elle m'appelle, qu'elle a besoin de moi. C'est absolument ridicule. En fait, je suis ridicule ! » Il continua néanmoins à surveiller le porche de la cathédrale. À cette heure, seule cette porte permettait d'y accéder, et par conséquent d'en sortir. Il décida d'attendre encore quelques minutes. Il repensa à son visage. C'était ce visage, qu'il n'avait qu'entraperçu, qui l'avait frappé. À la fois doux et grave, très grave. Il émanait d'elle de la sérénité, mais aussi un indescriptible besoin de protection.

Julien se moqua à nouveau de lui-même. « La psychanalyse pour les nuls ! Mais mon pauvre, tu es pitoyable. » Il jeta un œil sur sa montre. Dix-neuf heures. Et si elle assistait tout simplement à une messe ? Presque malgré lui, il se leva et pénétra à son tour dans l'église.

La fraîcheur intérieure contrastait avec la chaleur estivale de la rue. Il frissonna. Des haut-parleurs distillaient en fond sonore des chants grégoriens, invitant au calme et à la méditation. Il y avait peu de monde à cette heure-ci, et aucune célébration n'était en cours. Le jeune homme tourna lentement la tête pour embrasser la scène. Il ne la vit pas. Elle était sans aucun doute dans l'une des chapelles latérales, ou dans l'église Saint-Hugues, accolée à la cathédrale. Il avança lentement, l'air recueilli, inspectant d'un regard discret les chapelles tout en surveillant régulièrement la porte de sortie.

L'église exhalait des senteurs de bougie consumée et de pierre centenaire. Julien avait toujours aimé les vieilles églises, aux voûtes protectrices, mystérieusement hors du temps et au milieu du monde.

Cinq minutes plus tard, il avait fait le tour de la cathédrale. Elle devait donc se trouver dans l'église mitoyenne, à laquelle on pouvait accéder par une porte latérale. Il quitta la cathédrale gothique pour entrer, un mètre plus loin, dans la petite église contiguë. Personne ! Il ressortit aussitôt. Constatant qu'une vieille femme commençait à le dévisager de façon insistante, il quitta l'église et se retrouva sur le parvis, aveuglé par le soleil de juin. Il se rassit à son poste d'observation. Elle avait peut-être échappé à sa vue dans l'église, mais il était absolument certain qu'elle n'était

pas sortie. Cette histoire l'intriguait. Il ne savait pas à quelle heure les portes fermaient, mais en restant là suffisamment longtemps, il ne pourrait que la revoir.

— Ça va pas mon gars ?

Julien sentit une main lui secouer l'épaule.

— Ça va ? Ça fait dix minutes que t'as pas bougé, les yeux dans le vague.

— C'est bon, je vous remercie, je suis un peu fatigué.

— Ben quand t'es fatigué, mon gars, faut t'allonger. Au fait, t'aurais pas une petite pièce pour le gars qui t'a réveillé ?

Julien observa l'homme qui l'avait accosté. Il reconnut le clochard qu'il avait croisé sous le porche et eut une idée :

— J'ai même un billet si vous répondez à une question.

— Eh, j'suis pas de la police, mon gars.

Mais, appâté par la perspective d'un gain facile, il demanda :

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Est-ce que vous avez vu sortir, depuis que vous êtes là, une jeune femme, jolie, grande, en robe blanche ?

Le mendiant éclata de rire.

— Si c'est une histoire de cœur, ou de cul, je peux te répondre. Mais amène d'abord la thune.

Julien sortit de son portefeuille un billet de vingt euros et le lui tendit. Le clochard ne s'attendait pas à une telle somme et siffla.

— Ben t'es un seigneur, toi ! Pour cette somme t'auras droit à une autre question. Mais pour répondre à la première, c'est non ! J'ai vu quelques vieilles, mais je peux t'assurer qu'elles étaient voûtées et que si elles avaient été jolies ça devait dater de l'époque de la construction de Notre-Dame. Content de sa plaisanterie, il éclata d'un rire entrecoupé de toux. Mais je peux aussi te dire, pour le même prix, que je suis là depuis plus de deux heures et que j'ai pas vu entrer ta donzelle.

— Mais vous plaisantez, elle est entrée vers dix-neuf heures !

— Dans tes rêves, mon gars, dans tes rêves. Allez, je te laisse, faut que j'aïlle profiter de ma nouvelle fortune.

Le clochard partit dans une petite rue qui faisait face au parvis, laissant Julien abasourdi. L'homme était forcément ivre ou avait regardé ailleurs. Pourtant, il avait l'air sûr de ce qu'il avançait.

Julien, lui, avait vu cette femme mystérieuse entrer, et ça, il en était certain ! Par ailleurs, même s'il avait somnolé, il avait tout de même surveillé la porte. Mais là, il en était moins certain.

Cette histoire le déboussolait et il était en train de perdre son temps. Il décida cependant de faire un dernier tour dans l'église.

La cathédrale était maintenant presque déserte. La vieille femme qui l'avait observé quelques minutes plus tôt était toujours là. Elle pouvait l'aider, après tout ! Il s'approcha lentement d'elle et lui demanda :

— Bonsoir, madame, je suis à la recherche d'une amie et vous pourriez peut-être m'aider ?

Elle le regarda avec méfiance et lui demanda :

— Et en quoi cela me concerne-t-il ?

Il répondit plus doucement encore :

— Je lui avais donné rendez-vous ici il y a une demi-heure, mais impossible de la trouver.

La paroissienne le dévisagea longuement. Il resta impassible. Au bout de longues secondes, elle sembla se détendre.

— Et à quoi ressemble votre amie ?

— Très jolie, brune, et elle devait porter aujourd'hui une robe blanche.

— Désolée, jeune homme, mais je suis sur place depuis le milieu de l'après-midi et je n'ai pas vu une telle beauté.

Un léger sourire éclaira son visage austère quand elle prononça cette dernière phrase.

Julien était assommé. Il demanda avant qu'elle ne s'éloigne :

— Y a-t-il une autre porte par laquelle elle aurait pu entrer ou sortir ?

— Non, seul le porche est ouvert aux fidèles.

— Je vous remercie.

— Ne prenez pas cet air abattu. Les femmes sont parfois imprévisibles à vos âges... et au mien aussi d'ailleurs, ajouta-t-elle les yeux rieurs.

L'homme lui sourit :

— Vous avez sans aucun doute raison. Bonne soirée.

Il ressortit à l'air libre et décida d'aller marcher dans la ville pour s'éclaircir les idées. Pourquoi cette histoire lui laissait-elle une impression si étrange ?

Chapitre 2 : Prêt à agir

La main de l'homme tâtonna le mur, accrochant les aspérités du crépi en plâtre. Il jura et passa sa langue sur ses doigts d'artiste pour apaiser la légère brûlure qu'il ressentait. Puis, après quelques secondes, il finit par rencontrer la forme de l'interrupteur.

Il le pressa et une lumière vive inonda la pièce. Il cligna quelques instants des yeux pour s'habituer à la luminosité. Puis il s'approcha de la table qui trônait au milieu. D'un geste amoureux, il la caressa lentement. Il recula d'un pas pour l'embrasser du regard : le plateau d'un noir intense se mariait particulièrement bien avec le pied en acier inoxydable qui renvoyait la lumière du néon.

Il n'avait pas choisi de mécanismes qui permettraient de l'orienter. Une simple table était suffisante pour ce qu'il avait à faire. Il avait en revanche mis beaucoup de soin à la sélection de la lampe montée sur un bras savamment articulé. Il était vraiment fier de cet équipement haut de gamme : il avait dû avoir recours à de nombreux subterfuges pour le commander et se le faire livrer sans attirer l'attention.

Il rejoignit la desserte sur laquelle étaient posés plusieurs sachets encore fermés. Il les ouvrit et en retira plusieurs instruments. Il les posa minutieusement côte à côte, avec une précision maniaque. S'il avait connu tant de succès dans son métier, c'était bien parce qu'il ne laissait rien au hasard. Quand toute la concentration de l'individu doit être portée sur sa tâche, le moindre détail dissonant peut conduire à une catastrophe. Et d'échec, il n'en avait connu qu'un seul en plus de trente ans. Il regarda son travail, puis, satisfait, se dirigea vers une grande armoire métallique posée le long d'un mur. Il ouvrit la porte : trois blouses bleues, impeccablement repassées, pendaient sur des cintres. Il en prit une, la passa et se regarda dans un petit miroir posé sur l'une des étagères. Tout était parfait. Il était prêt.

Il quitta la pièce et parcourut le sombre couloir. Il arriva devant une lourde porte blindée. Il sortit une clé de sa poche et l'introduisit précautionneusement dans la serrure. Son processus de guérison commençait.

Chapitre 3 : Intervention

— Ici Central. Appel aux voitures présentes dans le secteur 3. On vient d’avoir un coup de téléphone qui nous signale un casse en cours à la Banque des Alpes, boulevard Agutte-Sembat.

— Voiture 17 à Central. Ici le capitaine Barka. Nous sommes rue Lesdiguières. Nous serons sur place dans deux minutes. Débrouillez-vous pour nous envoyer du renfort au plus vite.

— Bien noté, capitaine.

Le capitaine Nadia Barka reposa la radio, saisit la sirène et la plaça sur le toit.

— On va les stresser un peu dès qu’on arrivera sur place. Lieutenant Fortin, il est temps de me prouver que tes talents de pilote sont à la hauteur de la légende que tu as tissée.

— Attache ta ceinture, capitaine.

Les pneus crissèrent sur l’asphalte, emplissant la rue endormie d’un rugissement soudain. La voiture de fonction démarra en trombe. L’officier de police se cala dans son siège, puis vérifia une dernière fois son arme de service. Elle se méfiait particulièrement des nouveaux braqueurs : ils disposaient de matériel de guerre et n’avaient pas les nerfs pour ce genre d’action. Ils n’hésitaient pas à utiliser leurs armes, et la police était une de leurs cibles privilégiées. Elle tendit le bras vers le siège arrière et saisit un gilet pare-balles. Elle le passa et l’ajusta.

Dans une odeur de gomme brûlée, le lieutenant Étienne Fortin prit un virage à angle droit et s’engouffra dans la rue Agutte-Sembat. Le capitaine Barka lui posa la main sur l’avant-bras.

— La banque est juste après la place Victor-Hugo. Arrête-toi et mets ton gilet. Ensuite, tu y vas à fond et j’activerai la sirène. Ça devrait les déstabiliser.

— Tu ne penses pas que nous devrions attendre une voiture en renfort ?

— Nous pouvons même les laisser finir leur travail et les raccompagner chez eux si tu le souhaites.

— Ça n’est pas ce que je voulais dire ! répondit-il en terminant d’enfiler son gilet pare-balles.

La radio crachouilla. Le capitaine Barka répondit, écouta quelques secondes son interlocuteur et raccrocha.

— Drancey sera là dans quelques secondes. On y va !

Le véhicule fonça droit devant, la sirène égrenant ses notes puissantes et aiguës dans la nuit du centre-ville de Grenoble. En quelques secondes, Nadia Barka avait photographié la scène et repéré les casseurs. Une voiture bélier avait défoncé la porte d'entrée de la banque et trois hommes étaient en train de vider les distributeurs automatiques. Une autre voiture, de forte puissance, attendait cinquante mètres plus loin. Le chauffeur était resté derrière le volant.

La sirène eut l'effet escompté. Les braqueurs stoppèrent leur activité, hypnotisés par le véhicule qui arrivait à leur rencontre. Deux cents mètres en arrière, une autre voiture de police déboulait à tombeau ouvert. Les trois hommes abandonnèrent la banque, hésitant sur la conduite à tenir.

— Attention, Étienne, on a des amateurs en face de nous.

L'officier de police se saisit de la radio :

— Drancey, nous allons bloquer la BM noire. Serrez-les cinquante mètres derrière. Pour info, ils n'ont pas l'air de maîtriser la situation.

Le lieutenant Étienne Fortin avait compris la manœuvre que voulait réaliser sa supérieure. Elle était risquée, mais l'effet de surprise serait total. Les truands ne devaient pas s'attendre à tant d'audace.

Les trois hommes masqués qui couraient vers leur véhicule stoppèrent en voyant la voiture de police les dépasser, puis bloquer la BMW dans une manœuvre parfaitement réalisée. Les choses ne devaient pas se dérouler ainsi ! Ils paniquèrent quand ils virent le second véhicule qui stoppait derrière eux.

Le capitaine Barka bondit hors de la voiture, l'arme au poing.

— Police ! Vous êtes en état d'arrestation. Allongez-vous sur le sol.

Le lieutenant Rodolphe Drancey et son coéquipier sortirent du second véhicule, tenant les braqueurs en joue. L'un des truands sortit un fusil à pompe caché sous son blouson. Sans réfléchir, il fit feu en direction du premier véhicule de police. Le bruit du pare-brise qui explosait se mêla à celui de son hurlement. La balle du

Sig-Sauer du capitaine Barka venait de lui réduire le genou en miettes.

— Les prochaines, vous les prenez dans la gueule ! hurla Drancey, qui s'était accroupi derrière son véhicule.

Les deux hommes regardèrent tour à tour leur complice qui se roulait de douleur par terre. Ils se tournèrent vers leur voiture. Le chauffeur, plaqué sur le coffre, avait été maîtrisé par Fortin. Leur fuite était coupée. Ce n'était pas le plan qu'on leur avait vendu. Ils devaient juste se faire un maximum de fric et aller flamber ensuite avec leurs potes et des filles sur la Côte.

— Vous avez trois secondes pour poser vos armes. Trois, deux...

Ils comprirent au son de la voix du flic que ce n'était pas une menace en l'air. Ils ne voulaient pas mourir. Ils levèrent les bras dans un signe clair de soumission. Deux des policiers s'approchèrent d'eux, les maintenant en joue. La sueur coula le long de leur dos. À la lueur d'un réverbère, ils remarquèrent que celui qui leur avait tiré dessus était une femme. Ils relevèrent les épaules : ils n'étaient pas des petites frappes que l'on impressionnait aussi facilement. Mais ce qu'ils lurent dans le regard du capitaine Barka les paralysa. Le second flic les fouilla, les délestant de deux pistolets.

— Putain, du gros calibre. Mais où trouvent-ils ça ?

— Pour le moment, ça n'est pas à l'ordre du jour. Passe-leur les bracelets : le juge aura tout le temps nécessaire pour leur poser la question.

Puis elle baissa les yeux sur l'homme à terre. Une flaque de sang commençait à se former autour de son genou en charpie. Elle ramassa le fusil à terre, puis caressa la tempe du blessé avec le canon. Il hurla. Elle lui parla avec une douceur feinte.

— Avant de se servir de ce genre de jouet, il faut se demander quels risques on prend. Et ce soir, tu as eu la réponse. Alors, il faut soit rester gentiment chez soi, soit apprendre à s'en servir. Si tu m'avais touchée, ça ne serait pas ta rotule qui traînerait sur le trottoir, mais ta cervelle. Nous avons un esprit de corps très marqué dans la police.

Elle se pencha vers l'homme au sol et lui retira sa cagoule. Il ne devait pas avoir plus de vingt ans. Quel gâchis ! Elle releva l'arme :

— Rodolphe, appelle une ambulance. Il commence à se vider.

Puis elle se retourna vers les deux hommes menottés. Elle s'approcha à quelques centimètres de leur visage et les fixa longuement. Son regard glacial les saisit au fond de l'âme. Elle s'éloigna, puis tapota sa tempe avec son index.

— Vous êtes là, pour toujours. Alors, débrouillez-vous pour ne plus jamais avoir affaire à moi. Plus jamais !

— Oui madame, répondirent les deux casseurs qui avaient perdu toute contenance.

— Capitaine ! On dit « Oui capitaine ! »

— Oui capitaine.

Le lieutenant Rodolphe Drancey, qui travaillait maintenant depuis plusieurs années avec le capitaine Barka, ne put s'empêcher d'être impressionné par sa supérieure. Il savait qu'elle ne plaisantait pas.

Chapitre 4 : L'inconnue du baptistère

Le flash éclaira une dernière fois les murs de pierre, rendant ensuite aux lieux leur pénombre naturelle. Le silence s'installa, total. Le photographe rangea son équipement, puis se retira sans un mot.

Le corps était étendu, sans vie, semblant lancer un regard étonné au plafond.

La jeune femme s'accroupit à ses côtés et lui ferma les yeux. Vêtue d'un pantalon en toile et d'une veste légère, elle ressentit une onde froide lui parcourir le dos. Elle ne savait pas si c'était la température de la pièce ou la scène qu'elle avait sous les yeux, qui la mettait dans cet état. C'était loin d'être le premier cadavre qu'elle voyait, mais, ce matin, ce corps lui paraissait déplacé. Oui, déplacé était le mot : cette fille n'aurait jamais dû se trouver là. Elle plongea malgré elle trois ans en arrière, mais fit un effort de volonté terrible pour revenir dans le présent.

Elle l'observa à nouveau : elle était plutôt jeune et belle. Elle semblait dormir, d'un sommeil dont on ne se réveille plus.

Elle se releva en entendant des pas.

— Alors capitaine, quelle est cette nouvelle histoire ?

Elle se retourna et reconnut le commissaire Alain Mazure, un ponton de la police judiciaire de Grenoble.

— J'étais dans le coin quand j'ai été prévenu. Quelles sont vos premières conclusions ?

— Difficile à dire commissaire. En regardant le corps, on ne voit pas de blessure apparente, mais le légiste en dira plus quand il l'examinera.

Nadia Barka fut interrompue par l'arrivée de deux hommes. Les ambulanciers venaient emporter le corps. Impressionnés par la solennité de la crypte, ils prirent un soin particulier pour glisser la morte dans une housse en plastique.

— Que c'est donc triste qu'une si jolie fille se retrouve là-dedans, lâcha le plus vieux des brancardiers.

— Tu sais où nous sommes ? demanda le plus jeune. Je n'ai pas l'impression d'être à Grenoble.

Le capitaine Barka lui répondit :

— Vous êtes dans l'ancien baptistère de la ville. Vous venez de faire un saut de près de mille six cents ans en arrière.

— Je n'en avais jamais entendu parler.

— Possible, en effet : il a été redécouvert il y a une vingtaine d'années au cours des travaux de construction de la ligne de tramway. Il avait disparu des registres depuis près de dix siècles.

Le plus ancien reprit :

— J'apprécie que tu te cultives, Antoine, mais il va falloir penser à y aller. Tu remercies la jeune dame et tu m'aides à sortir le corps d'ici. On vous l'emmène à la morgue du CHU, mademoiselle.

— Capitaine, pas mademoiselle.

— Capitaine si vous préférez, mademoiselle.

La jeune femme sourit faiblement, alors que les deux hommes partaient avec le corps sans vie.

— Alors capitaine, je vous connaissais beaucoup de talents, mais pas encore celui de guide. Que s'est-il passé ici ?

Nadia Barka se retourna vers le commissaire Mazure. Fluet et de petite taille, cet homme n'impressionnait pas au premier abord. Mais son énergie et intuition lui valaient le respect de ses équipes et de tous ceux qui le croisaient.

— Le corps a été découvert ce matin vers sept heures, par l'un des employés du musée qui faisait sa ronde matinale. Il a aussitôt prévenu la police. C'est Berroyer qui était de garde et qui est intervenu le premier. Il a appelé l'équipe technique dès qu'il est arrivé sur les lieux et m'a contactée. Les premières observations n'ont rien révélé. Personne n'a touché à la victime.

— Aucune marque sur le sol ?

— Non, pas de trace, ce qui n'est pas surprenant, car nous sommes sur de la roche. Le conservateur du musée est passé, il n'a rien remarqué de spécial. Il était secoué et il faudra l'interroger à nouveau.

— Donc, aucune preuve qu'il s'agisse d'un meurtre ?

— Pour le moment, non. Mais je ne vois pas ce qui aurait pu passer par la tête de cette pauvre fille pour qu'elle vienne mettre fin à ses jours ici. Et surtout, comment elle aurait fait pour réussir

à entrer. Nous en saurons plus quand nous aurons les résultats de l'autopsie.

— C'est Blavet qui est sur le coup ?

— Sans doute.

— Alors, s'il y a quelque chose à trouver, il le trouvera. Quelle est la prochaine étape ?

— Le conservateur vient d'arriver. Il nous attend pour répondre à nos questions, commissaire.

— C'est vous qui prenez l'affaire, capitaine Barka. Allons donc discuter avec ce conservateur.

Le commissaire remonta avec la jeune femme et deux autres fonctionnaires de police qui étaient encore sur place. Le soleil était maintenant haut dans le ciel. Dans le hall du musée de l'Ancien Évêché, une partie du personnel attendait, à la fois effrayé et piqué par la curiosité. Le commissaire les éloigna doucement et regarda l'homme qui se dirigeait vers eux. Une bonne cinquantaine d'années bien portées, les cheveux en brosse et vêtu d'un costume soigné, il ressemblait à une gravure de mode. Son visage était cependant livide, marqué par les événements qui venaient de se dérouler dans son musée.

— Le conservateur, M. Boisregard, glissa le capitaine Barka.

— Nous aimerions discuter quelques minutes avec vous, monsieur Boisregard. Je suis le commissaire Mazure, ajouta-t-il en se présentant.

— Soyez certain que je ferai tout mon possible pour aider la justice à trouver ce qui a pu se passer. Si vous voulez bien me suivre, nous serons plus au calme dans mon bureau.

Le conservateur emmena avec lui les deux policiers dans les locaux administratifs.

Arrivés dans le bureau de Boisregard, ils s'installèrent dans de confortables sièges.

— Un cadavre dans le musée, et dans le baptistère en plus ! Mon Dieu, quelle horreur ! Et qui est cette pauvre fille ? Comment se trouvait-elle ici ? Et...

Le commissaire Mazure le stoppa d'un geste de la main.

— Si vous le permettez, c'est nous qui allons poser les questions, ou plutôt le capitaine Barka.

— Monsieur Boisregard, expliquez-nous comment se déroule la surveillance du baptistère.

— Le musée est ouvert de neuf heures à dix-huit heures en semaine. Après la fermeture, nous vérifions qu'il n'y a plus aucun visiteur.

— De quel personnel disposez-vous ?

— Il y a huit personnes dans la journée et deux gardiens de nuit, qui font régulièrement des rondes.

— À quels horaires ?

— Une première fois le soir vers vingt heures, une autre vers minuit et une dernière vers sept heures. C'est là que Marcel Jugal a découvert le corps de la jeune femme.

— Le corps a donc été déposé entre minuit et sept heures...

— Oui, c'est ça.

— Quels sont les accès au baptistère ?

— Il y a deux escaliers pour passer du hall d'entrée au baptistère.

— Et combien d'accès au hall d'entrée ?

— La porte principale, par laquelle nous sommes passés, et un autre accès interne via un bâtiment de l'Ancien Évêché.

— Selon vous, par où le corps aurait-il été apporté ?

L'homme rongea ses ongles manucurés, en proie à une vive émotion.

— C'est là que réside une partie du mystère. Les deux portes sont sous alarme et rien n'a été détecté. Donc, théoriquement, personne n'est entré.

— Sauf que nous avons trouvé le corps. Les alarmes peuvent-elles être défectueuses ?

— Impossible, elles viennent d'être révisées et le système de sécurité a été amélioré suite à une effraction dont nous avons été victimes il y a maintenant six mois.

— Un membre de votre personnel aurait-il pu la débrancher ?

Le conservateur se leva de son siège comme un diable sorti de sa boîte, indigné de l'affront dont il venait d'être victime.

— Impossible aussi ! J'ai toute confiance en mes collaborateurs. Je les connais depuis des années, et je réponds

d'eux. Croyez-vous que l'Ancien Évêché accueillerait des crapules ?

— L'Église, toute sainte qu'elle soit, en a accueilli plus d'une en son sein... glissa l'officier de police.

Voyant que le conservateur frôlait la crise d'apoplexie, le commissaire fit un signe à sa collaboratrice. Le capitaine Barka conclut l'entretien :

— Je vous remercie pour votre coopération, monsieur Boisregard. Nous reviendrons vers vous quand nous aurons des informations. Je suis certaine que vous pourrez nous être d'un précieux secours. Je vous demande de laisser le baptistère fermé aujourd'hui. Il se pourrait que des équipes aient encore à intervenir et je ne veux pas que les lieux soient dérangés. Par ailleurs, nous allons faire vérifier votre système de sécurité.

— A votre service, madame. Je crois que je ne dormirai pas tant que vous n'aurez pas trouvé la cause de la présence de cette pauvre jeune femme. Il ajouta : pensez-vous que cela pourrait se reproduire ?

— Ce serait étonnant. Néanmoins, je mettrai deux hommes en faction cette nuit à l'entrée du musée. Vous leur indiquerez les emplacements qui vous semblent les plus judicieux.

Chapitre 5 : Rêve d'une nuit d'été

La journée tirait en longueur. Une nouvelle fois, le regard du jeune homme quitta l'écran pour se diriger vers les pentes de la Chartreuse qui ondulaient sous la canicule du mois de juin. Jamais, de mémoire de Grenoblois, il n'avait fait aussi chaud à cette époque. Heureusement que les bureaux étaient équipés d'ordinateurs puissants, et donc climatisés pour que les machines ne souffrent pas de la chaleur.

— Julien, je te rappelle que nous devons remettre une nouvelle version du logiciel pour la fin de la semaine. Je n'ai rien contre le fait que tu admires les montagnes, mais je n'ai pas envie de passer les quatre prochaines nuits ici.

Julien se retourna vers le collègue qui l'avait apostrophé. Il haussa les épaules : s'il y en avait un qui passait ses nuits ici quand l'urgence s'en ressentait, c'était bien lui et pas celui qui venait de lancer ce commentaire à la cantonade.

— Je vais me booster au café. S'il y a des partants, c'est ma tournée.

Personne ne répondit à son appel : tous les occupants de la salle avaient le nez rivé sur leur ordinateur, occupés, pour certains, à terminer le logiciel attendu, pour d'autres, à surfer discrètement sur le net.

— Désolé de vous avoir réveillés, les gars !

— Attends, je viens avec toi.

Julien se retourna et vit arriver vers lui une petite brunette au visage souriant, qui traversa la salle silencieuse pour le rejoindre. Ils dévalèrent les volées de marches des deux étages et débouchèrent directement dans la rue. Un petit bar, situé à une dizaine de mètres à peine de la porte cochère, remplaçait avantageusement la machine à café automatique qui avait été installée dans le hall d'entrée de l'entreprise. Ils s'assirent au fond de la salle, à la recherche d'un peu de fraîcheur.

— Et qu'est-ce que ce sera pour ces messieurs-dames ? leur lança le serveur sans quitter son zinc.

— Deux expressos s'il vous plaît.

— Et deux expressos qui chauffent, deux !

Laissant le barman à la préparation des cafés, Julien laissa ses yeux traîner sur le bar et ses occupants. Cela faisait trois ans qu'il travaillait pour Megatech, société de réalisation de logiciels pour les services comptabilité des PME. Rien ne lui était arrivé de particulièrement extraordinaire pendant ces trois dernières années, même si ses journées avaient été bien occupées : boulot, soirées avec des copains, sorties en montagne, une rupture, puis un flirt de temps en temps. Et là, d'un coup...

— Eh, Julien, si tu m'as amenée ici pour plonger dans ta vie intérieure, il faut me le dire. Autant retourner avec les zombies, au moins je ne serai pas là à attendre une parole. Je saurai d'avance à quoi m'en tenir.

Le garçon sourit. Il adorait la verve et l'énergie de Sophie.

— Tu as raison ma grande, mais je suis sous le choc d'un événement sans doute insignifiant, qui me perturbe plus que je ne l'imaginai.

— Il va falloir préciser un peu, car jusque-là j'ai du mal à te suivre.

— En fait, c'est idiot et tu vas te foutre de moi.

— Allez, arrête de te faire prier. J'aime être la bonne copine à qui les beaux gosses viennent se confier, ajouta-t-elle en souriant.

Julien regarda Sophie. Il n'avait que récemment appris à connaître la jeune femme, plutôt discrète sur sa vie privée. Ils étaient pourtant entrés le même jour chez Megatech. Il n'avait jamais noué de forts liens d'amitié avec ses collègues. Mais Sophie et lui s'étaient retrouvés par hasard sur un même trek d'une semaine autour du Mont-Blanc, et il avait découvert une fille pleine de vie et d'humour. Il était persuadé qu'il pouvait avoir confiance en elle.

— OK, je te raconte, mais promets-moi que tu le gardes pour toi.

— Promis, mon Juju.

— D'accord, mais si tu peux m'éviter le Juju...

— Alors, envoie le scoop !

Julien lui raconta son aventure de la veille. La fille croisée dans la rue, cette envie incompréhensible de la suivre, son attente

devant la cathédrale et la disparition de la femme mystérieuse dans l'église.

— Ça, c'est pour la première partie, continua-t-il. Je suis rentré à la maison et je me suis aperçu que ça m'avait bien plus marqué que ce que j'imaginai. J'en ai rêvé cette nuit.

— Et alors, tu as un ticket ? l'interrompit Sophie.

— Quel humour ! Laisse-moi aller au bout de mon rêve. J'ai d'abord eu l'impression que quelqu'un me secouait pour me réveiller. Alors là, j'ouvre les yeux. Une fille est dans une pièce, elle me regarde, mais tout est assez flou. Puis, d'un coup, il y a un grand bruit, ou un grand coup de vent, ou je ne sais pas trop quoi : une espèce de nuée biblique qui arrive sur toi. Tu vois le genre...

— Je n'ai encore jamais expérimenté, mais je fais de mon mieux pour me mettre dans la peau du personnage.

— Bref, son visage m'apparaît alors très clairement et je la reconnais : la femme de la cathédrale. Mais l'angoisse recouvre ses traits si calmes de l'après-midi. Une ombre surgit alors derrière elle, menaçante. Elle essaye de crier quelque chose, hurle en se débattant... et là, je me suis réveillé pour de bon.

Sophie le regarda silencieusement en remuant son sucre dans son café.

— Effectivement, je comprends que ça t'ait marqué.

— Ce n'est pas terminé. J'ai regardé mon réveil : il était près de trois heures du matin. J'ai fini par me rendormir, et j'ai refait le même rêve. De nouveau, cette impression d'être appelé dans mon sommeil. Puis je revois la pièce, et cette fille est de nouveau là. Mais cette fois, elle est paniquée. Elle crie, mais aucun son ne sort de sa gorge. L'ombre est là, plus dense, comme... glaciale, qui se penche sur elle. Puis je me réveille. La première fois, ça m'avait déjà secoué, mais la seconde fois, je peux t'assurer que ça fait vraiment flipper.

— C'est pour le moins déconcertant. Le remords d'avoir suivi cette jolie fille dans la rue ?

— Décidément, tu es en forme ! Bon, qu'en dit la fine psychologue que tu es ?

Sophie regarda sa montre.

— La psychologue dit que si on ne veut pas se faire lyncher on a intérêt à retourner à notre logiciel sans tarder. Par contre, si tu m'invites ce soir, je suis prête à te livrer mon verdict.

Julien sourit.

— Vingt heures place du Tribunal, devant le Café de la Table Ronde. Je te laisse choisir le restaurant.

— Ah non, si tu m'invites, c'est toi qui sélectionnes le lieu de nos agapes ! C'est un monde, ça !

— Tu as raison, ma belle, je suis en dessous de tout. Tiens, pour la peine, je te laisse m'offrir le café.

Sophie se leva et laissa trois euros sur la table.

— Bien monseigneur ! Allons-y maintenant, sinon Denis va piquer une crise de nerfs.

Chapitre 6 : L'autopsie

Nadia Barka vit arriver le docteur Blavet avec soulagement. Elle avait vu nombre d'horreurs dans sa carrière, et il en fallait beaucoup pour la déstabiliser. Mais elle n'avait jamais supporté l'ambiance de l'institut médico-légal. Elle avait dû participer plusieurs fois à des autopsies, et voir le cadavre chirurgicalement découpé, pesé morceau par morceau, analysé, puis recousu avant d'être remis aux proches lui laissait toujours l'impression d'une déchéance finale de l'individu. Elle trouvait cela déprimant.

Elle connaissait parfaitement l'importance de cette procédure et savait bien que c'était, d'une certaine façon, le dernier effort que l'on demandait à la victime pour démasquer son assassin, une sorte de vengeance posthume, mais ça lui faisait toujours quelque chose.

Le docteur Blavet se fendit d'un grand sourire quand il la vit. Âgé d'une soixantaine d'années, c'était l'un des meilleurs médecins légistes de France. Sa bonhomie et le sourire quasi permanent qui courait sur ses lèvres le mettaient loin du surnom de Frankenstein qu'avait tenté de lui donner l'un de ses collègues, jaloux de son prestige.

— Bonjour Nadia, comment vas-tu ?

La femme insistait toujours pour que, hormis ses proches collègues, on lui donne son titre d'officier de police et qu'on la vouvoie, comme on le faisait avec ses collègues hommes. Mais elle faisait une exception avec Henri Blavet. Il l'avait toujours considérée avec une bienveillance dénuée de toute condescendance. Il appréciait aussi la détermination sans faille et l'efficacité de la jeune femme dans ce monde masculin. Il l'avait soutenue quand, quelques années plus tôt, le commissaire Carpot, muté depuis en région parisienne, avait essayé de lui faire porter le chapeau d'un échec dont elle n'était absolument pas responsable. Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort...

— Pour être très franche, docteur, moyennement. Ça me remue encore quand je vois une femme assassinée...

— Oui, je sais, depuis l'assassinat de Laure Déramaux.

Un silence s’installa entre les deux interlocuteurs. Nadia Barka serra les poings et se força à respirer lentement. Le médecin prit la parole :

— J’ai peur que nous ne soyons à nouveau sur une affaire compliquée.

L’officier de police sursauta, comme électrisée.

— Elle n’avait pourtant aucune blessure apparente.

— Aucune blessure apparente, tu as raison, mais quand je l’ai déshabillée, ce n’était plus la même histoire. Viens, allons nous installer dans mon bureau.

Ils parcoururent le long couloir aux murs d’un blanc qui avait vécu et n’avait pas été repeint depuis longtemps. Sans doute parce que le budget des hôpitaux fondait comme neige au soleil ! Le local était petit, mais meublé avec goût. Deux sièges confortables faisaient face au bureau du médecin. Nadia Barka s’installa, croisant nerveusement les jambes. L’action et le danger ne lui avaient jamais fait peur, et elle avait attrapé plus d’un truand, amusé de voir une femme en face de lui. Enfin... amusé au début ! Mais, depuis qu’elle avait dû enquêter trois ans plus tôt sur la mort de Laure Déramaux, une jeune femme de vingt-trois ans retrouvée massacrée dans une forêt du Vercors, elle sentait par moments bouillir en elle un sentiment de haine qui l’effrayait.

Elle se retrouva avec à la main un verre de jus de fruits que le médecin venait de lui tendre. Elle lui sourit, se ressaisit et retrouva tout son professionnalisme.

— Je vous écoute, Docteur Blavet.

— Bien, je vous transmettrai demain mon rapport officiel, mais je peux déjà t’en donner les lignes principales. La victime est une femme de type caucasien, en bonne santé, âgée de vingt-cinq à trente ans... sans doute plus proche de trente. Comme tu l’as remarqué, il n’y avait pas de trace de coup ou blessure sur le corps quand tu l’as trouvée dans le baptistère.

— Oui, elle avait un regard étonné, avant que je ne lui ferme définitivement les yeux. Vous pourrez voir les photos qui ont été prises par la police scientifique.

— Quand mes assistants l’ont déshabillée et posée sur la table d’autopsie, j’ai tout de suite remarqué une large blessure au flanc.

Difficile de ne pas la voir. Le corps avait été entaillé puis recousu, sans aucun doute au moment du crime.

La policière ne disait plus un mot, anxieuse d'entendre la suite du récit. Mais elle se força à ne rien montrer.

— Le type qui l'a assassinée a un grave problème. Quand j'ai continué l'autopsie, j'ai vu que son cœur n'était plus dans la cage thoracique : cardiectomie.

Nadia le laissa poursuivre...

— Il a fait une entaille d'une vingtaine de centimètres au niveau de l'abdomen, il a écarté deux côtes, puis a remonté un instrument extrêmement tranchant pour atteindre le cœur. Il a à peine blessé quelques autres organes en passant, faisant preuve d'une indéniable habileté. Ce n'était clairement pas la première fois que le meurtrier pratiquait ce genre d'activité.

— Pensez-vous que c'est un médecin ?

— Un médecin, ou un vétérinaire, ou peut-être tout simplement quelqu'un qui a étudié de très près un manuel d'anatomie et s'est longuement entraîné sur des animaux.

Une question brûlait les lèvres du capitaine Barka. Elle la lui posa :

— Était-elle vivante quand il a fait ça ? A-t-elle souffert ?

— Non, elle était morte. Le sang est resté dans les organes. Si elle avait été vivante, elle se serait vidée de son sang.

— Et pourquoi avait-elle cet air étonné ?

— J'ai fait faire une analyse de sang : il y avait les traces d'un puissant somnifère que nous n'avons pas encore eu le temps d'analyser. Vous aurez les résultats demain.

— A-t-elle été violée ?

— Non, aucune trace d'agression sexuelle ni de liquide séminal. Ce n'est pas le couple infernal viol-meurtre.

Le médecin avait fini son compte rendu. Ses épaules se voûtèrent imperceptiblement.

— Je te raconte ça comme s'il s'agissait d'un rapport scientifique, mais, malgré les années qui passent, je ne reste pas insensible à ce genre de situation. Et celui qui a fait ça est un sacré salaud.

Son éternel sourire ne flottait plus sur ses lèvres. Son visage était devenu dur comme de la pierre.

— Je ferai tout ce que je peux pour vous aider à le coincer. Car l'assassin est un malade, mais un malade organisé. S'il marche sous l'emprise de pulsions, il arrive à les contrôler et rien ne dit qu'il ne recommencera pas. Enfin, je laisserai votre psychologue travailler.

Le capitaine Barka se leva. Une décision, qui lui apparaissait évidente, venait de se graver de manière irrévocable en elle... Ce serait une guerre entre l'assassin et elle. Elle ne raterait pas une seconde fois un être aussi nuisible.

Chapitre 7 : Adieu Magali !

Le soleil se couchait derrière le Vercors. La luminosité était encore vive et l'impression de chaleur baissa légèrement. À peine... L'homme ferma les volets. On approchait du solstice d'été et il appréhendait l'arrivée de la nuit : cette nuit qui, des années ou des siècles auparavant, lui avait causé une blessure dont il ne s'était jamais remis.

Mais aujourd'hui il avait trouvé le moyen de se débarrasser définitivement du cauchemar qui le poursuivait sans relâche. Ah ! Comme il s'était senti puissant la nuit précédente ! Puissant et momentanément délivré de ce mal qui le rongait depuis si longtemps, toujours à la même période, avant ce maudit solstice d'été ! Quand la fièvre le saisissait et qu'il sentait la ligne noire de la douleur qui s'insinuait en lui, il savait maintenant comment la faire s'évanouir. Il ouvrit son poing serré puis souffla d'un coup sec sur la paume de sa main, l'air réjouit. Adieu Magali !

Il savait que sa torture prendrait fin, il en était persuadé. Celui qui l'avait initié ne pouvait pas se tromper.

Depuis des années, il avait expérimenté toutes sortes de drogues et de traitements. Mais cela ne faisait que l'assommer, le rendait incapable de réagir et annihilait en lui cette énergie qui l'avait porté au cours de sa carrière. Elle était toujours là, tapie dans l'ombre, prête à lui sauter dessus dès qu'arrivait cette date fatidique ! Elle disparaissait ensuite et revenait, année après année, sans se lasser, sans lui laisser de répit, plus forte. Il en souffrait à en crever, mais la mort ne pouvait pas lui offrir le répit qu'il espérait... et il était incapable de mettre fin à ses jours.

Enfin, il avait trouvé ! Il avait trouvé, sans jamais appeler à l'aide ces incapables qui se donnent le titre de psychiatre et s'arrogent le droit de soigner les âmes de leurs semblables. Il avait trouvé le moyen d'enrayer définitivement cette malédiction et de trouver la paix.

C'était une question de jours, il le savait.

Il sourit amoureusement à la masse de chair rougeâtre enfermée dans le bocal qu'il venait de sortir du réfrigérateur. Il s'octroierait un nouveau morceau de ce cœur salvateur plus tard dans la soirée.

Chapitre 8 : Un petit resto

Julien n'avait plus rêvé de la femme mystérieuse de la cathédrale, mais il n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression de profond malaise que lui avait procuré ce cauchemar. Il fallait qu'il passe à autre chose. Il regarda sa montre. Il n'était pas loin de vingt heures.

La place Saint-André, que la plupart des Grenoblois appellent place du Tribunal en l'honneur de l'ancien tribunal du XVI^e siècle qui borde l'un de ses côtés, était pleine à craquer. À croire que tous les étudiants de la ville s'étaient retrouvés ici ce soir ! Il sourit intérieurement. Ils étaient là, soit pour fêter la fin de leurs examens, soit, pour ceux qui étaient en train de les passer, pour se donner du courage. Il avait lui-même régulièrement fréquenté ces bars une petite dizaine d'années plus tôt. Il les regarda tour à tour : en fait, il les connaissait tous et y avait eu ses habitudes, et même une aventure avec une étudiante autrichienne, serveuse à ses heures perdues. Cela lui paraissait à la fois proche, mais aussi de plus en plus lointain. Bon, je vieillis, se dit-il avec une moue intérieure amusée.

L'atmosphère était détendue, la température devenait agréable, et une soudaine légèreté s'empara de lui. La vie était belle, s'offrait à lui, et il n'allait pas pourrir une soirée qui s'annonçait agréable pour une inconnue qu'il n'avait qu'entraaperçue la veille.

Il s'approcha du Café de la Table Ronde, qui se targuait d'être le café le plus vieux de Grenoble, et le deuxième café le plus ancien de France après le Procope, à Paris. Eh oui, l'éternelle rivalité Paris-province. Julien, qui avait habité les deux villes, avait décidé de ne pas se prononcer quand des discussions sur ce thème hautement polémique arrivaient sur la table.

Il jeta un regard à la ronde dans l'attente de Sophie. Elle était en général ponctuelle. Effectivement, il l'aperçut au loin qui lui faisait un signe de la main en débouchant du Jardin de Ville. Il fut heureux de la voir.

La Sophie qu'il fréquentait sur son lieu de travail était la sportive de service : toujours habillée en jean ou en pantalon

corsaire et abonnée aux fourrures polaires, elle passait clairement plus de temps Au Vieux Campeur que chez Zara ou chez Esprit. Lors de leur trek autour du Mont-Blanc, elle avait mené le groupe avec une maestria, une énergie et une bonne humeur qui l'avaient impressionné.

Mais la Sophie qu'il voyait venir à lui n'avait rien à voir avec celle qu'il connaissait, au moins sur le plan vestimentaire. Vêtue d'une petite robe d'été qui lui allait à ravir et mettait en valeur des formes qu'elle s'ingéniait en général à cacher, elle avançait avec une aisance qu'il jugea surprenante, chaussée d'une paire d'escarpins à talons hauts. Elle était même discrètement maquillée, ce qui donnait une profondeur troublante à son regard.

Il était toujours bouche bée quand elle l'embrassa en arrivant à lui.

— Alors, Julien, tu as perdu la parole ? On a l'impression que tu viens de voir arriver un fantôme.

Il se reprit :

— Tu es juste magnifique !

Ce n'est pas sans un léger sentiment de plaisir qu'il la vit rougir discrètement sous son hâle habituel.

— C'est gentil, merci. Comme tu vas m'emmener dans un super-restaurant, il fallait que je sois à la hauteur. Alors, où va-t-on ? Kebab ou chinois ?

— Si j'avais su ! Désolé, mais j'en ai choisi un autre.

— Lequel ?

— Une petite table sympa à deux pas d'ici : intime, chaleureux, bonne cuisine et service agréable.

— Tu as appris leur site Internet par cœur ? Je te fais une confiance totale. Emmène-moi.

Elle lui saisit le bras et lui demanda :

— Quelle direction ?

— Vers la cathédrale.

Elle vit qu'il tiquait et comprit aussitôt l'image qui venait de lui traverser l'esprit.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle en lui souriant, je ne m'évaporerai pas... disons, pas avant la fin du repas.

Julien avait réservé une table dans un coin de la petite salle, qui s'était déjà largement remplie. Les murs anciens et les poutres apparentes se mariaient bien avec la touche plus design des tables. Les deux amis s'installèrent et commandèrent deux margaritas tout en étudiant la carte.

— Ça va, le restaurant est digne des efforts que j'ai faits pour toi ! glissa Sophie à son compagnon.

— Il aurait fallu que je choisisse un restaurant vraiment hors de mon budget actuel pour être digne de toi.

Sophie sourit.

— J'étais certaine que tu étais meilleur pour les compliments que pour lire une carte IGN ! Bien meilleur, même !

Il se remémora leurs vacances et les deux kilomètres de détour qu'il avait fait faire au groupe alors qu'un orage se rapprochait dangereusement d'eux.

— Je crois que cette histoire va me poursuivre toute ma vie. C'est aussi de ta faute !

— Et pourquoi donc ?

— Confier la carte à un type qui a passé sa jeunesse à Paris, c'était prendre un risque !

— Je te signale que j'y ai fait mes études, alors que tu faisais les tiennes ici.

— Oui, mais petite, tu gambadais avec les vaches et les dahus dans tes montagnes natales.

— Bien, j'avoue, ma responsabilité était engagée. Et pour fêter ça, je prendrai des noix de saint-jacques juste saisies sur lit d'épinards frais : je viens de découvrir qu'il fallait le Goncourt pour ouvrir un restaurant.

— Même chose pour moi, avec un petit sancerre. Tu boiras un peu ce soir ?

— Un peu ? Pourquoi un peu ? On peut commencer directement en commandant une bouteille !

Chapitre 9 : Premier briefing

Le commissaire Mazure se tenait devant un tableau blanc. Huit personnes, assises derrière des tables disposées en rond dans la pièce, attendaient qu'il prenne la parole. Il porta à sa bouche une tasse de café chaud, commenta avec une moue la qualité invariablement mauvaise de la boisson fournie par le distributeur de l'administration et attaqua :

— Le capitaine Barka vous a remis il y a deux heures le dossier sur le crime du baptistère. Je ne doute pas que vous l'ayez tous lu, mais je vais lui demander de nous faire un résumé rapide de la situation. Nadia, à vous.

L'officier de police se leva, se passa la main dans les cheveux pour les remettre en place et attaqua :

— Hier matin, à sept heures, le corps d'une femme, dont l'identité nous est encore inconnue, a été trouvé au musée de l'Ancien-Évêché de Grenoble, dans le baptistère qui est en sous-sol, sous le parvis de la cathédrale. Le corps était allongé à même le dallage, sans blessure apparente. Le docteur Blavet a réalisé l'autopsie en priorité. Et là, les choses ont pris une autre tournure. Le meurtrier a extrait le cœur de la victime, puis il l'a recousue avant de la rhabiller. D'après le médecin, l'assassin n'a pas agi à vif. Il l'a d'abord tuée, peut-être empoisonnée. L'heure de la mort a été estimée à trois ou quatre heures du matin, soit trois à quatre heures avant que le corps ne soit découvert par le veilleur de nuit.

Une main se leva dans l'assemblée. Nadia Barka laissa la parole au lieutenant Étienne Fortin, grand gaillard à la coiffure toujours en bataille, qui travaillait régulièrement en binôme avec elle et dont elle appréciait l'opiniâtreté à la tâche.

— A-t-on une idée de la façon dont le corps est arrivé dans le baptistère ? Le crime a-t-il été commis sur place ?

— Non. Le crime a été commis ailleurs. La police scientifique n'a rien retrouvé sur place. Pas une goutte de sang. Quant à la façon dont le corps est arrivé dans le musée, c'est un mystère pour le moment. Il n'y a que deux accès pour se rendre sur les lieux. D'après Boisregard, le conservateur, ces portes sont sous alarme et tout passage aurait été détecté.

— Son personnel doit bien pouvoir les désactiver ?

— Il jure ses grands dieux que ses gens sont au-dessus de tout soupçon. Mais nos spécialistes sont allés étudier son système de sécurité. D'après eux, il y a eu des traces de forçage du système, mais ne m'en demandez pas plus pour le moment. L'enquête se poursuit.

Un homme d'âge mûr leva le bras à son tour. Elle donna la parole à Jérôme Garancher, archiviste à la brigade depuis plus de vingt ans.

— Qui va gérer la presse ? J'ai déjà vu deux ou trois journalistes devant la maison.

— C'est moi qui vais m'en occuper, annonça le commissaire Mazure. On a réussi tant bien que mal à cacher la nouvelle hier, mais, vu le nombre de personnes qui étaient sur place au musée, ça a forcément fuité. J'ai donc appelé tôt dans la matinée notre contact du Dauphiné libéré pour lâcher une première salve d'informations. Il est évident que je n'ai absolument pas fait allusion à la façon dont la victime a été mutilée. Mais il faut en effet s'attendre à un déferlement de journalistes. Le directeur de cabinet du préfet a déjà été contacté par les chaînes d'info en continu. Je serai avec le procureur de la République quand il s'adressera aux journalistes. Une conférence de presse est prévue à midi. Comme d'habitude, pas un mot de votre côté.

Une autre main se leva. Mazure donna la parole au lieutenant Rodolphe Drancey, un homme entre deux âges, habillé d'un blouson de cuir, qui mettait un point d'honneur à avoir le crâne parfaitement rasé depuis qu'une de ses collègues lui avait fait remarquer qu'il avait un petit air de Bruce Willis. Méchant de service au cours des interrogatoires ou des descentes de police, il aimait ce rôle qui lui permettait d'avoir une autorité qu'il était loin de posséder chez lui.

— Rodolphe ?

Son prénom, qu'il avait transformé en Rodolf durant son adolescence et sa période d'engagement agitée, était devenu une source de fierté quand sa femme lui avait avoué qu'elle lui trouvait un charme désuet adorable.

— Une piste pour l'identité de la victime ?

Nadia Barka reprit la parole :

— Pas pour le moment. Elle n'apparaît pas dans nos fichiers, ce qui n'a rien de surprenant. Nous avons fait le tour des différents hôpitaux, des postes de police de Grenoble et de l'Isère : aucun avis de recherche n'a été déposé. On peut imaginer qu'elle est célibataire, sinon sa famille se serait manifestée. Nous avons envoyé sa photo aux journaux et aux chaînes de télévision. Il faudra donc se préparer à gérer des dizaines, voire des centaines d'appels fantaisistes pour essayer de dénicher la bonne info.

Une voix, railleuse, s'éleva dans la salle :

— Et quand est-ce que tu nous ramènes la seconde victime ? C'est ta spécialité, non ?

— Si tu n'as que ces conneries à dire, Rivera, tu peux continuer à dormir dans ton coin ! répliqua instantanément le capitaine Barka.

Le capitaine Stéphane Rivera, enquêteur chevronné, mais frustré dans sa carrière, avait le don de lui taper sur les nerfs. À l'approche de la retraite, il était mis de côté par tout le groupe, qui ne supportait plus ses moqueries permanentes, particulièrement à l'égard des femmes. Il avait commis une grosse erreur, qui avait coûté la vie à deux personnes, dix ans plus tôt. Cette faute aurait pu lui être pardonnée, mais il avait tenté de falsifier les faits. La mystification avait été démasquée et il n'avait conservé son poste que grâce à des soutiens bien placés. Néanmoins, sa progression avait été bloquée net. Comme son supérieur hiérarchique de l'époque était une femme, il était devenu l'archétype du misanthrope misogyne.

Une femme au visage strict, cheveux tirés en arrière et tailleur gris, lui répondit.

— Je ne connais pas la spécialité du capitaine Barka dont vous parlez, mais je lui connais des qualités que vous ne possédez pas, capitaine Rivera. Maintenant, si votre intervention est terminée, je vais prendre la parole.

Stéphane Rivera haussa les épaules, mais ne répondit pas à Isabelle Tavernier. Médecin psychiatre, elle intervenait régulièrement au cours des enquêtes pour aider à cibler le profil de certains délinquants ou assassins.

— Nous avons peu de données pour le moment, et il faudra que je passe du temps avec le docteur Henri Blavet. Ces conclusions

sont donc vraiment préliminaires, mais voici les hypothèses que je peux avancer. L'homme, ou la femme, car tout est possible, qui a commis ce meurtre est quelqu'un de particulièrement bien organisé. Aucune trace, un cadavre qui arrive de nulle part, mais un processus de mise à mort, ou de mutilation, suivant une logique qui a l'air très claire pour son auteur. Il nous dépose son œuvre, comme un point d'interrogation auquel il nous faut trouver une réponse. Veut-il nous narguer, ou cela fait-il partie d'un rituel dont lui seul connaît la signification ? On ne sait pas le dire aujourd'hui. D'après les photos qui ont été prises, il ne semble pas que la position dans laquelle a été abandonné le corps ait eu de l'importance. Le cadavre était posé à même le sol, sur le dos, et rien ne laisse imaginer qu'il y ait eu une mise en scène. Pourquoi l'avoir déposé dans un lieu clos à caractère sacré et non abandonné dans la forêt ? C'est ce que nous devons découvrir. Et c'est ce qui me fait craindre que notre assassin soit entré dans un processus qui ne fait que commencer. L'identité de la victime pourra peut-être nous aider. Je vais terminer un rapport préliminaire qui sera disponible pour toute l'équipe dans moins d'une heure.

Un murmure parcourut la pièce quand la psychiatre termina son intervention. Un tueur en série, avec des motifs pour le moins opaques et des meurtres rituels : l'été grenoblois allait être chaud, et pas seulement parce que des voitures brûleraient dans certains quartiers. Mazure souleva la chape de plomb qui s'était posée sur l'assemblée :

— Mesdames et messieurs, il est de notre responsabilité de trouver au plus vite ce criminel et d'éviter tout autre meurtre, pour peu que nous ayons en face de nous un serial killer en puissance. Je rencontre le préfet et vais lui demander le maximum de moyens pour résoudre cette affaire au plus vite. Le meurtrier a forcément laissé des indices : interrogez, fouillez les fichiers, regardez si de tels meurtres ont déjà eu lieu en France ou en Europe ces vingt dernières années. Vous connaissez votre boulot et je ne vous apprendrai pas à travailler. Le capitaine Barka est en charge de l'organisation et du suivi de l'enquête. À partir d'aujourd'hui, briefing tous les jours ici à dix heures. Vous êtes potentiellement sur le pont vingt-quatre heures par jour, et que personne ne vienne

m'emmerder avec des RTT ou des vacances prévues : elles sont remises à plus tard.

Aucun des participants ne dit un mot : le risque mortel que couraient sans le savoir une ou plusieurs femmes, vivant peut-être à côté de chez eux, justifiait pleinement ces heures supplémentaires.

Nadia Barka distribua les tâches aux participants, puis l'équipe se dispersa.